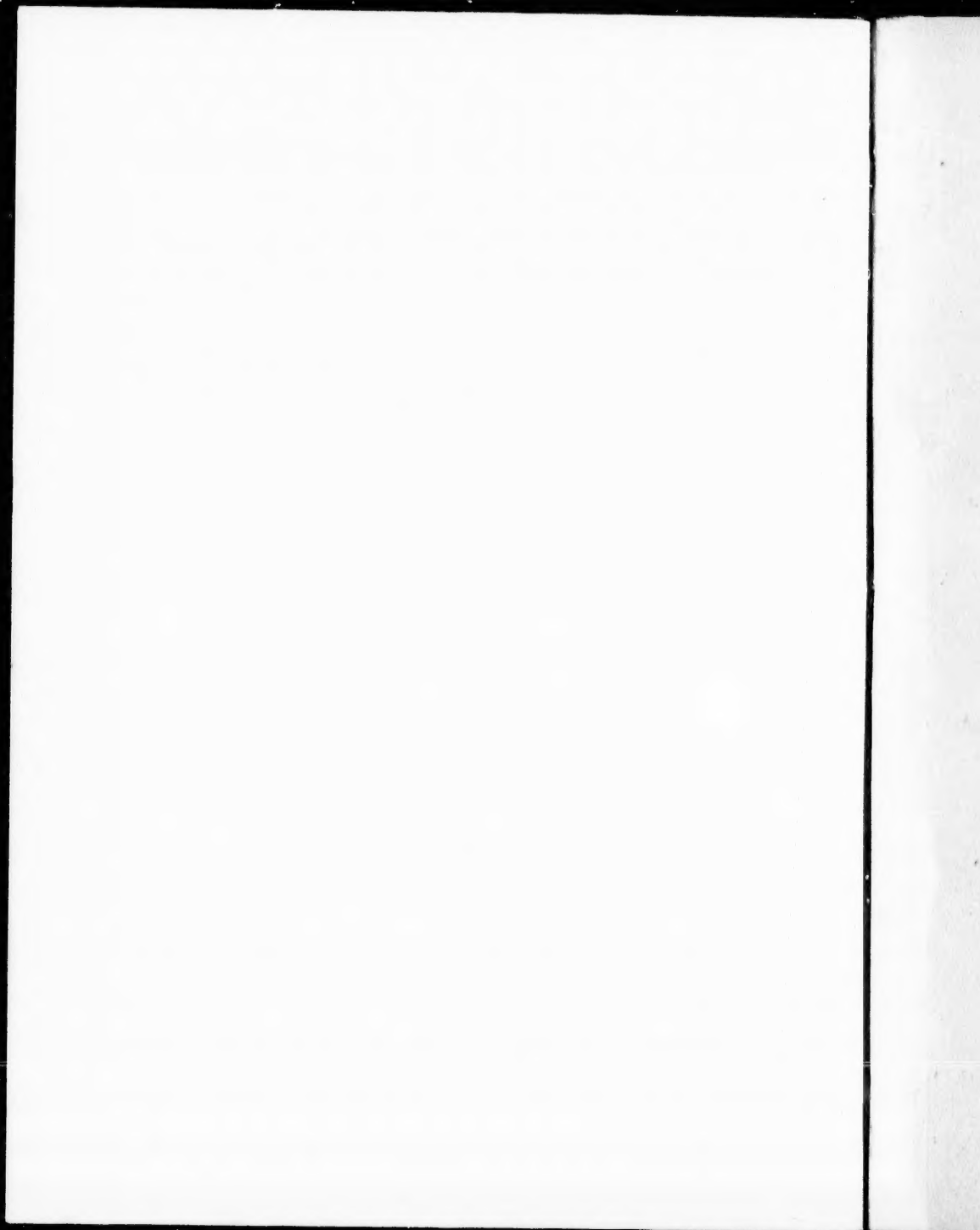




LE

PEDIGREE

D'UN

VEAU

P

Belle
des é

va ?

d'hui
bout
bruit
ne he

te il y

qu'ils
mais
Paque

M

LE

PEDIGREE D'UN VEAU

Le Père Quenoche de St-Lambert, entrant dans le bureau de M. Isidore Belleau :—Bonjour, M. Belleau, vous êtes ben toujours, c'est-y vrai qu'on a des élections à la Pointe-Lévy ?

M. Isidore Belleau—Bonjour, bonjour mon vieux brave, comment ça va ? Asseyez-vous donc, prenez donc une chaise !

Le Père Quenoche—Ah ! c'est pas la peine. Vous êtes ben poli aujourd'hui : j'sus venu, il y a quelque temps vous voir et vous m'avez tenu debout d'eux heures durant, on voit ben qu'on va avoir des élections. Le bruit est courant que c'est un monsieur Paquet qui se présente. C'est-y un homme de la place ? vous le connaissez, je suppose, M. Belleau ?

M. Belleau—Ah ! oui, c'est un homme bien, bien connu, il s'est présenté il y a quelques années dans le comté de Lévis.

Le Père Quenoche—Pas possible, mais, mais c'est-y pas le petit Paquet qu'ils appelaient..... comment donc ?..... mais qu'ils appelaient..... mais M. Belleau..... c'est... ils l'appelaient..... comment donc..... Paquet le VEAU, si je me trompe pas ?

M. Belleau—Bien, oui, mon vieux, il y avait des malins, des adver-

saïres qui l'appelaient ainsi, mais les temps sont changés, il faut oublier, il faut pardonner.

Le Père Quenoche.—Ah ! hélas ! s'il faut pardonner, c'est une autre paire de manches ; vous avez pourtant pas coutume d'adhérer si aisément M. Belleau, auriez-vous pas eu quelque petite place dernièrement, par exemple dans le Crédit défoncé, qui vous aurait tourné les sentiments, parce que, sauf le respect que je vous dois, quand vous êtes venu par chez nous, ces années dernières, vous étiez terriblement malin et richement adversaire. Ah ! M. Belleau, je vous garantis, que vous y aviez envoyé le vent, et que vous l'aviez sourlingué le petit Paquet, par chez nous, tout le monde s'en rappelle, quand vous y disiez qu'il avait fait faire une mauvaise *bargaine* pour notre Canada, en vendant pour une chiquette, le *saïre* entre le Palais et Moréal, j'ére ben qu'ils appelaient ça le *che* tout de ven du Nord, et pis, si je m'en remets ben, vous nous aviez *vieux rouges*. Si l'on avait trop de cœur pour voter pour une petite crasse comme ça, on n'avait trichés et avait ben *slagué* dans ses opinions, et qui avait *vire son sapôl*.

M. Belleau.—Que voulez-vous, c'est vrai, Paquet a changé, le temps change, on change, nous changeons, j'ai changé, ne changez-vous pas père ?

Le Père Quenoche.—Moi, changer ! moi ? je suis pas un vire-vent, vire-pochette. J'sus pas un petit avocat qui attend une place, vous apprendrez que j'sus un vrai-l'habitant qui se vend pas. J'sus pas un matillon, vous apprendrez ça, M. Belleau !

M. Belleau, (courroucé et laissant tourber son lorgnon) :

Ecoutez père, pas de leçons, vous m'ennuyez et passez la porte.

Le Père Quenoche.—Vous êtes ben sévère pour un vieillard comme moi, M. Belleau, puisque vous ne voulez pas m'écouter, je vais aller voir M. l'avocat Darveau de la Pointe-Lévy qui est un monsieur ben superbe et ben plus avenant que vous.

Le père Quenoche chez M. Darveau.—Bonjour, M. Darveau, la santé est toujours bonne ; vous vous carrez sur votre chaise comme un homme qui a rien à faire

M. Darveau. Tiens, tiens, le père, le père.....le père.....
.....le père Quenoche?.....de St-Lambert ? Comment ça va ?
Comment ça va ! Et la mère, et les enfants ? Asseyez, asseyez-vous, asseyez-vous, prenez ma chaise ! pauvre vieux Quenoche qu'on a pas vu, depuis si longtemps !!!

Le Père Quenoche.—J'aurais une sorte de chose à vous demander M. Darveau.

M. Darveau.—Parlez, mon vieux, je vous écoute.

Le Père Quenoche.—Allez-vous venir faire un petit parlement à St-Lambert?—Y paraît qu'il y a des élections?

M. Darveau à part.—(Le vieux M.....dit, je pensais qu'il m'emportait un procès)? Oui.....Oui.....

Le Père Quenoche.—Ça va t'y être chaud, M. Darveau? quels sont les candidats? Allez-vous vous mettre en luth?

M. Darveau.—(barbottant)—Je penserais, oui je penserais!

Le Père Quenoche.—Comme ça vous y avez pensé, c'est sérieux, ben sérieux?

M. Darveau.—Bien, il est temps qu'il décampe le Dr Guay qui a osé une fois me battre avec près de quatre cents votes, et qui vient encore sur les rangs, pour gagner dit-on! Ah! oui, on va le battre certain, on est tous unis à c'theure, je vous le dis.

Le Père Quenoche.—Uni? Uni? Avez vous jamais été raboté, M. Darveau. Ils vous ont y passé au planeur?

M. Darveau.—Non! non, non!! vieux, je veux dire et comprenez bien (M. Darveau prend son respire et essuie ses bajoues) Les amis sont unis en faveur de Paquet et il n'y a plus de chicane entre Joe Roy, Isidore Belleau, Mercier et Edouard Couture. On marche ensemble et il n'y a plus de difficultés. Il est ben vrai que ce n'est pas aisé de s'entendre avec Belleau. Je ne voudrais pas dire du mal de lui, vous le connaissez, il est si fielleux mais ne répétez ça. Et il y a ce Joe Roy qui pardonne difficilement à Belleau, allez! c'est un dur à cuire. Puis Mercier du *Quotidien*, ça c'est une *Bibite*. J'vous dis, que j'en ai de la misère à accorder tout ce monde, là, allez!

Le Père Quenoche.—Vous avez raison, M. Darveau. J'ai rencontré l'autre jour, Joe Roy et il tenait le même discours de vous autres, et pis il avait le front de dire qu'un bon gargon comme vous étiez un marabout! Mais, M. Darveau, ce M. Paquet qui marche pour être représentant, vous excuserez ben, si je suis curieux, c'est-y le jeune homme qui s'est présenté les années dernières contre le défunt Dr Blanchet?

M. Darveau.—Justement, justement.

Le Père Quenoche.—Ah! Je vous dirai, M. Darveau, dans ce temps-là, ce jeune homme n'était pas accoutumé à manger du *nanan*. Les gens y avaient donné des *papermannes* pour y clarifier la voix pour mieux jaser, et pis M. Darveau, vous ne me *crêrez* p'lête ben pas, ça l'avait rendu malade, mais malade! qu'il renvoyait tripes et boyaux, qu'on aurait juré que c'était par la boisson. Le pauvre jeune homme, il faisait piqué; il avait le chapeau de castor dans le fossette du cou, il était blanc comme un drap, ou croyait qu'il allait trépasser. Je suppose qu'il est mieux à présent et

et qu'il s'est accoutumé à prendre du *nanan* et d'autre chose itou, je sup-
pose ?

M. Darveau.—Ça c'est rien, péché de jeune homme et il a été bien puni, ben puni. Les gens lui ont donné toutes sortes de noms. Ils l'ont appelé : Veau ; pastille au whiskey Paquet, etc.

Le Père Quenoche.—Qui a lu, boira !

M. Darveau.—Que pensez-vous de St Lambert ça va-t-il aller un peu ?

Le Père Quenoche.—Bédame ! à St Lambert on n'a pas beaucoup entendu prier de ça. Les gens ne sont pas ben émuës. Mais.....M. M. Darveau, mettez-vous, ils sont traitres pour le Dr par chez nous. C'est une manière de dire par chez nous que ce M. Paquet était pas mal chancelant..... dans la politique, et la seule bonne *bizzinisse* qu'il avait faite pendant qu'il était not' membre, c'est la fois qu'il avait eu des Français de France \$14,000 pour fonder le crédit défoncé.

M. Darveau.—Écoutez, je suis pressé, il faut que je traverse, je suis occupé, j'ai une cause de \$5.00 à prendre ; je m'aperçois que vous êtes un vieux rouge, il n'y a rien à faire avec vous. Ne venez donc pas nous har-
drer. Bonjour !

Le Père Quenoche.—Ah ! les matins, ils ne veulent pas répondre. Ces avocats là ne veut pas parler sans être payés. Je m'en vas aller voir Mercier du *Quotidien*, ça c'est un petit monsieur propre et coulant.

Mercier du *Quotidien* voyant entrer le père Quenoche—(à part—B.....
lême, encore un m.....dit de St-Lambert) Qu'est-ce que vous voulez, père ?

Le Père Quenoche.—Avez-vous de la p'tite téréne du Dr Lacerte ; ils di-
sent que c'est bon dans le temps des élections ; si vous en avez, passez-en
donc quelques fioles au *candidaire* Paquet, p'tête ben que ça le rendra
moins malade que les *papermannes* ?

Mercier.—Allez donc au diable c'est un astringent !

Le Père Quenoche.—Comment ? d'là graisse à engins ?

Mercier.—Vieux butor ! vous ne comprenez rien ! Je veux dire que
c'est un astringent, c'est à dire, une affaire qui resserre, j'en ai presque
plus, à force d'en fournir à tout le monde ; j'en ai fourni à Belleau, une fois,
à Darveau, une fois, à Joe Roy deux fois et à ce pauvre Baker une fois.
J'en gardais pour moi, je pensais de me présenter mais voilà ce M.....dit
Paquet qui vient de l'avant, et si je ne lui en réserve pas, c'est un
homme mort.

Le Père Quenoche.—Vous créez ? mais dites donc, M. Mercier, Pa-
quet est-il grée d'argent ?

Mercier.—J'penserais, ou a tout ce qu'il faut, sans compter mon *Quoti-*

dieu qui n'a pas moins de 300 abonnés. On va aller vous voir à St Lambert!!

Le Père Quenoche.—Venez, venez, on vous invite.

Mercier.—Oui, M....dit, mais vous ferez comme d'habitude, je suppose, on vous emplit d'argent, on vous charge de boisson et vous votez pour le Dr Guay ou pour Lemieux!!

Le Père Quenoche.—Apprenez, M. Mercier, que les habitants ne sont pas aussi bêtes que vous le pensez; qu'on a honte des vendus, des traîtres à leur parti, des vire-capot et des hommes sans cœur qui depuis sept ou huit ans ont été incapables de gagner un seul sou par eux-mêmes.

Mercier.—Sortez, vieil animal ou je vous tue!

Le Père Quenoche.—Apprenez, M. Mercier, que si vous êtes habitué à maudire et à blasphémer tout votre monde, que vous ne me maudirez pas, moi, ou sinon je vous tordrai le nez!

Mercier se sauve en criant: au meurtre! police! police!!

Nous avons entendu le langage vrai et honnête d'un brave électeur de la campagne. Rappelons maintenant à quelques mois ce qu'a été et ce qu'est maintenant M. Paquet, le candidat qui brigue les suffrages du comté de Lévis.

Sans avoir jamais rien fait qui pût attirer sur lui les regards du parti libéral, et l'attention du public, il sut, à l'âge de 26 ans, à la suite de certaines intrigues connues des gens du temps, se faire choisir comme candidat en 1875 contre l'honorable Dr Blanchet. Après une lutte vaillante faite par de dévoués amis et surtout par M. Fréchette qui fut honteusement trahi plus tard, le candidat Paquet battit l'homme qui pendant de nombreuses années avait été l'idole du comté de Lévis. M. Blanchet rentra dans la vie privée et quelques années plus tard, il dut aller solliciter un mandat dans le comté de Bellechasse.

Et dire que les conservateurs de Lévis ont tout oublié cela!!!

En 1878, M. Paquet se présenta de nouveau comme libéral et de nouveau les fidèles amis de M. Fréchette lui confièrent le mandat de les représenter dans l'Assemblée législative.

C'était lors des événements qu'on a appelés le coup d'état de 1878. L'honorable M. Joly avait été appelé à former un gouvernement. M. Paquet supporta d'abord cette administration.

On se rappelle les luttes mémorables que les deux partis se livrèrent dans l'Assemblée législative. On aurait dit que c'étaient deux armées rangées en bataille. Chaque chef comptait sur ses soldats. La moindre défaillance, le plus léger découragement pouvait faire perdre la bataille.

Aussi que de valeur déployée ! que de courage, que d'ardeur, de patriotisme de la part des généreux partisans de M. Joly ! M. Paquet avait dès le début paru être bon soldat, il avait su inspirer une certaine confiance il paraissait soutenir et supporter son chef.

Mais au milieu de la mêlée, du combat, un bruit se fait entendre, une rumeur s'accroît et de toutes parts on crie : " Trahison ! Trahison ! il y a des traites ! des vendus ! des renégats ! " Et pour comble d'humiliation, le grand comté de Lévis avait fourni le premier des traîtres, le plus lâche des vendus !

La plume se refuse à retracer fidèlement ces tristes événements. Laissons parler la critique du temps qui a buriné le front du trop célèbre Paquet du titre infame, mais trop justement mérité de TRAITRE ! MILLE FOIS TRAITRE !!!

" PAQUET "

« ON NE DIT PAS MONSIEUR ISCARIOTE »

« La plume inflexible de l'histoire est trop noble pour certaine besogne. Il faut quelquefois le fouet de la justice, le fer rouge du bourreau,

« Qu'on ne s'étonne pas si nous commençons par le plus insignifiant, le plus ignorant, le plus sordide des cinq. C'est justement parce qu'il vaut un peu moins que les autres qu'il s'est vendu le premier. Donc, à tout seigneur tout honneur.

« Les autres auront leur tour.

« Le numéro un d'abord. On sait que dans les bagnes, les forçats sont désignés par numéros. Du reste il nous répugne de nous servir du nom d'une famille honorable en parlant de l'individu qui la déshonore d'une manière ignoble.

« Il a à peine trente ans, l'âge des grands dévouements civiques, des aspirations généreuses. Hélas ! il y a de nobles exceptions : Judas avait juste cet âge-là !

« Le vendu No un est un petit notaire dans un petit village de campagne, n'ayant d'autre ressource pour satisfaire ses appétits nombreux, que la table paternelle que Dieu a bénie. Pauvre mère ! pauvre père ! pauvres oncles, nobles prêtres à l'âme d'apôtre, ou généreux cultivateurs au cœur patriotique ! que dites aujourd'hui de celui qui vous donnait de si belles espérances ?

« Pauvre père surtout, vous qui un jour disiez les larmes aux yeux, après la fameuse esclandre de St-Lambert : Je n'ai que cet enfant ; ce n'est pas pour le double de ma fortune que je consentirais à ce qui m'ar-

de patrie
avait des
confiance

ndre, nœ
chison !!
ble d'hu-
traîtres,

nts. Lais
célèbre
MILLE

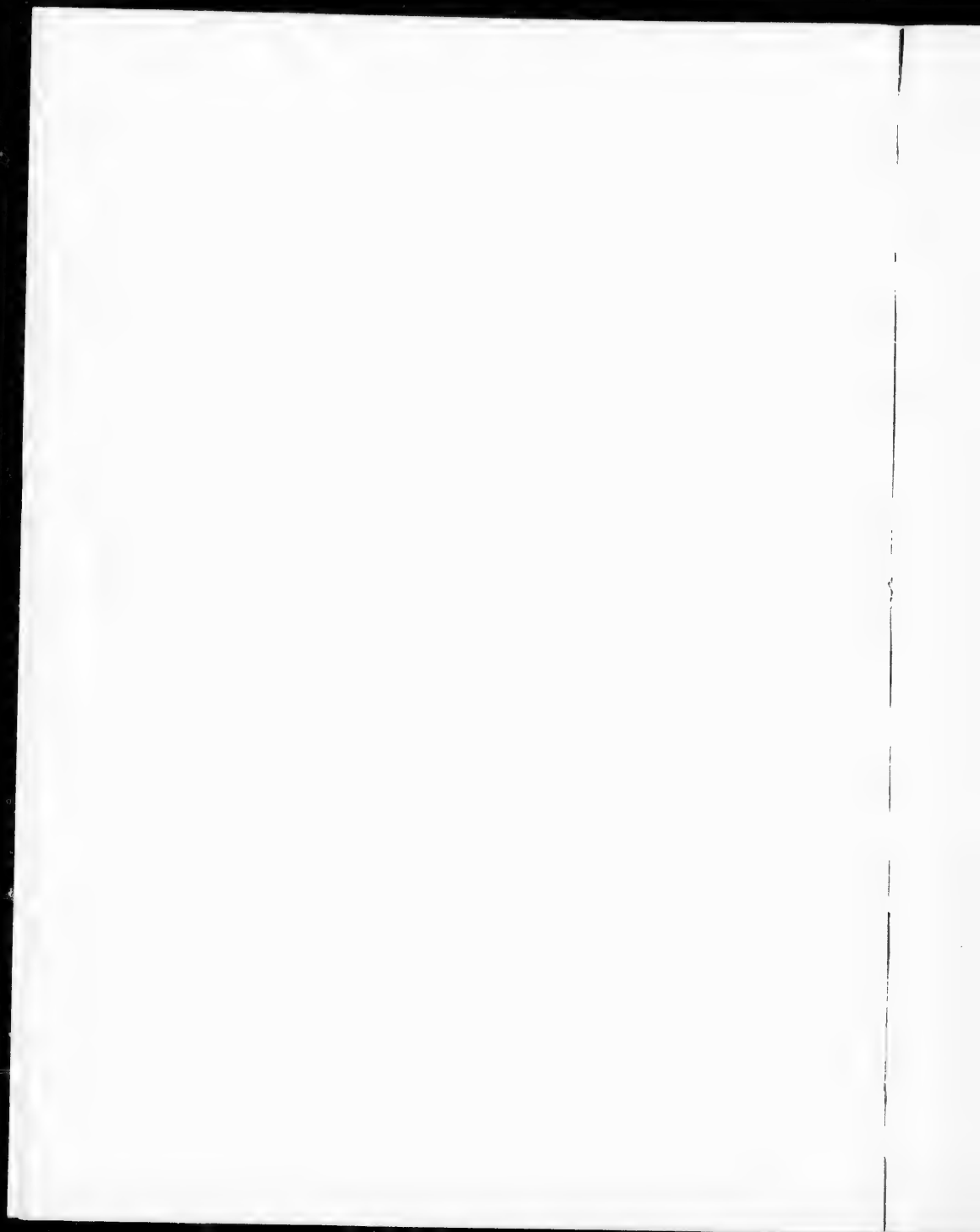
besogne.
u,
gnifiant,
nce qu'il
Donc, à

cats sont
du nom
re d'une

nes, des
as avait

campe
eux, que
ce! pau-
teurs au
ait de si

ax yeux,
ant; ce
ui m'ar



« Aujourd'hui, j'ai peur que cet enfant, ce fils unique d'homme, ne soit un jour mes cheveux blancs ».

« Mais, monsieur, le cœur de tous les hommes n'est pas sacré, avec le temps, l'homme perd ses droits, il faut que justice se fasse. Le tribunal de l'opinion publique est comme la cour d'assises, elle ne peut vous rendre que le corps du supplicié ».

« Mais non ! Non non, vous êtes un homme sans cœur, sans honneur, un homme tiérid, un lâche ».

« Vous êtes sans cœur. En 1875, un homme qui avait gagné le comté de Lévis au parti libéral, aux prix de trois luttes héroïques, vous a prié la main, vous a présenté à ses amis, vous a recommandé, vous a protégé, vous a fait plus que vous serez jamais dans le monde. Cet homme vous l'avez trahi, vous l'avez trahi. Vous l'avez trahi. Vous avez craché sur lui, vous vous êtes servi de l'escabeau qu'il avait placé sous vos pieds, pour l'insulter de plus haut ! De braves cœurs, de loyaux amis, des libéraux de vérité, qui avaient confiance en celui qui vous recommandait, vous ont hissé sur le pavois, ont fait tous les sacrifices possibles pour vous. Aussitôt que vous avez été élu par leurs votes, leurs sacrifices et leur loyauté, vous avez commencé à méditer votre trahison. Vous avez essayé d'en corrompre quelques-uns ; mais voyant que vous ne pouviez pas y réussir, vous leur avez tourné le dos. Et depuis, que ces messieurs vous conjurent de ne pas vous parjurer, qu'ils vous redemandent ce mandat qu'ils vous ont donné, qu'on vous accuse devant la chambre, sur les journaux ou dans les assemblées publiques d'être un traître à la cause qu'on vous avait mise entre les mains, et que vous aviez juré de défendre, vous faites la sourde oreille, vous vous repliez sur vous-même comme un crustacé dans la carapace, vous avez recours au moyen les plus honteux pour vous donner le courage de laisser passer l'orage sans répondre ».

« Tous ces hommes sont là, suppliants, vous conjurant de ne pas donner à l'ennemi le vote qui leur a coûté si cher ; ils ne trouvent en vous qu'une brute incapable de leur balbutier au milieu des hoquets de l'ivresse, une réponse un tant soit peu honnête, si peu satisfaisante qu'elle soit ».

« Sans cœur ! Sans cœur ! Sans cœur ! Vous êtes un homme sans honneur. Un jour vous aviez engagé solennellement, votre parole d'honneur à un de vos amis politiques, que vous le feriez nommer registrateur du Comté de Lévis. Un mois plus tard, vous avez déclaré à M. Fréchette qu'un certain M. Carrier vous offrait \$2.000 pour cette situation. Eh bien, c'est ce M. Carrier qui est aujourd'hui le Registrateur du Comté de Lévis. C'est assez dire. Tout dernièrement encore quand les chefs libéraux de Lévis au nombre de trente, vous ont relancé jusque dans la sentine corromptrice de Sénécal, pour vous reprocher votre conduite, vous leur avez offert la remise de votre mandat ; et quand ces Messieurs l'ont accepté, vous avez reculé, engageant votre parole d'honneur de leur donner un

réponse deux jours après. Un mois s'est écoulé depuis cette époque, et votre parole d'honneur est encore là, comme le billet protesté d'un mauvais débiteur. Votre honneur ! mais vous en avez fait fi, depuis que vous êtes sorti de la poussière où vous auriez dû vivre et mourir. Combien de fois n'avez-vous pas dit : *In vino veritas* ! Chapleau n'est qu'un portefeuille ; je serais bien bête de le refuser et ces mandats là ont de l'argent tant qu'ils en veulent. Si Joly ne veut pas se gêner un peu, on le mettra à la porte ! On pourrait faire de l'argent avec le chemin de fer de Lévis et Kennébec, mais nos amis sont trop bêtement honnêtes, ils aiment mieux nous laisser crever de faim !” Si l'on des preuves de tout cela, nous pouvons en donner.

Sans honneur ! sans honneur ! sans honneur ! Vous êtes un homme pauvre. Depuis que vous avez cédé à la tentation du portefeuille n'avez-vous fait ? Incapable de rester au milieu de vos chers indigènes, vous avez dû fuir. Vous êtes venu à Montréal, traîner de gauche à droite en lepanary, toujours bras dessus, bras dessous avec quelques acheteurs de conscience *chancelante*, baissant la tête devant tout regard honnête et traversant la rue pour ne pas être obligé de regarder en face ceux que vous trahissiez. On vous y a vu donnant une accolade *amus* à certain personnage notoire que vous avez le soir de votre dernière élection, qui finit du nom de *bourbon de clique à sénecal* ! Enfin demandez à M. Chauveau, lui même ce qu'il disait de vous en plein *terroir*, il n'y a que quelques jours encore, lorsque vos forces physiques faisaient à votre moral ce que vous étiez en train de faire à vos amis politiques. Flair ! Flair ! Flair !

Causes de la Trahison de Paquet

M. Paquet avait surtout donné pour raisons de sa défaillance politique, le mauvais vouloir de M. Joly vis-à-vis de lui et du comté de Lévis. Il avait prétendu que M. Joly avait fait la sourde oreille à ses demandes pour la construction du Pont du Saut, et pour des subsides à la ligne du chemin de fer de Lévis à Kennébec, etc., etc.

Le prix de la trahison de M. Paquet fut un portefeuille de ministre. Devenu membre du gouvernement Chapleau, M. Paquet eut alors toute l'occasion de montrer son dévouement envers le comté de Lévis. Ministre, il était dispensateur des faveurs publiques, il aurait pu construire le Pont du Saut, il n'en a rien fait. Ministre, il aurait pu accorder des subsides au chemin de fer de Lévis à Kennébec, il n'en a rien fait. Ministre, il aurait pu accorder quelques faveurs, donner quelques avantages au comté de Lévis, il n'en a jamais rien fait.

Electeurs demandez à M. Paquet ce qu'il a fait pour le Comté de Lévis lorsqu'il en a été le député pendant huit années. Rien ; Rien ; absolument rien..... !!!

Nous nous trompons, il a fait une chose, au moment où par sa négligence criminelle et sa faute grossière, il fit perdre les \$50,000 votées par la ville, pour avoir dans le quartier Notre-Dame le terminus du Québec Central, il eut le talent, l'énergie et le patriotisme de soustraire aux Français, \$11,000 pour la fondation du Crédit Foncier.

Et ce Crédit Foncier qui devait prêter aux habitants de l'argent à 4 pour cent en est rendu à des taux usuraires de 8 pour cent.

LE TRAITRE EMBRASSÉ AUJOURD'HUI PAR CEUX QUI L'ONT CRACHÉ AU VISAGE

Les élections de 1881 arrivèrent. M. Bellean avait voulu être nommé avocat du Crédit Foncier. M. Paquet s'y était opposé. *Inde Bre.* M. Bellean abandonna le parti conservateur et se présenta aidé de M. Ed. Conture et d'autres conservateurs, contre Paquet. La lutte fut vive. M. Bellean déversa abondamment sa bile sur M. Paquet. Il le traita de traître, supplia les vieux libéraux de ne pas voter pour un homme qui les avait si richement abandonnés, l'accusa d'avoir sacrifié les intérêts de la Province de Québec, en vendant à vil prix, \$7,500,000 le chemin de fer du Nord dont la construction avait coûté \$13,000,000. Enfin M. Bellean déclarait hautement et publiquement que M. Paquet était indigne de la confiance et du vote des électeurs de Lévis.

Un certain nombre de gens crurent que Bellean était sincère et votèrent pour lui. Il aurait été élu, si l'impopularité n'avait pas toujours été attachée aux pas de cet homme.

Unit mes se sont écroulés! Bellean embrasse aujourd'hui M. Paquet, et ce dernier est assez sans cœur, pour se donner pour compagnon de la lutte son détracteur et son accusateur.

Quel spectacle écœurant!!

M. PAQUET FAINEANT.

M. Paquet n'avait pas été deux ans membre de l'Administration C^{te} apleau, que ce dernier comprit son inutilité et son incapacité. Aussi il le jeta pardessus bord, et le nomma shérif. Pendant qu'il a occupé cette charge sans en remplir les fonctions, il n'est allé à son bureau que pour retirer son salaire? Car jamais, jamais il n'a fait pour un centin d'ou, vrage.

Le shérif Alleyn étant mort, la commission conjointe de MM. Alleyn & Paquet devint nulle.

M. Paquet se trouva sans situation. Il plaida pauvreté, et fit représenter à l'hon. M. Mercier, par des membres distingués du clergé, sa triste position.

M. Mercier fut pris de pitié, et plaça M. Paquet dans son bureau, avec un salaire de \$1800 par année. Jamais M. Paquet n'a mis le pied dans le bureau, il n'a jamais écrit un mot ou fait le moindre ouvrage et cependant il retirait \$150 par mois.

Quel être, quel sans cœur !! Il a eu besoin de pain, le parti libéral l'a nourri; il avait froid, nous l'avons réchauffé, il a demandé des vêtements, nous lui en avons donné. Et la récompense, et la gratitude, c'est que maintenant comme la vipère, il cherche à mordre le parti libéral, et à empoisonner notre candidat de son venin.

Tirons le rideau, M. Paquet, à la honte de notre génération, de notre nationalité, vous avez été, vous êtes, vous serez et mourrez TRAITRE fainéant!! et sans cœur.

Conservateurs, est-ce bien là un candidat digne de votre confiance?

i, avec
ans le
cepen-

ral l'a
vèle-
itude,
libé-

notre
TRE

ance ?